

À propos de la phrase verbale...

Un extrait de :

Bohm, David

La plénitude de l'Univers

(Wholeness and the implicate order)

Préface de Stanislas Grof

Traduction et adaptation de Tchalä Unger

**David Bohm, 1980
ARK Edition, 1983
Paris : Le Rocher, 1987.**

CHAPITRE II

*Le rhéomode,
comment expérimenter
langage et pensée*

1. INTRODUCTION :

Au précédent chapitre, nous avons découvert que notre pensée est fragmentée surtout parce que nous la prenons pour une image ou un modèle de « ce que le monde est ». On donne donc une importance disproportionnée aux divisions de la pensée comme si cette dernière était une structure largement répandue et pénétrante rendant compte de réelles cassures existant indépendamment les unes des autres dans « ce qui est », plutôt que tout simplement comme des aspects permettant la description et l'analyse. Une telle pensée, on l'a montré, provoque une parfaite confusion tendant à pénétrer toute phase de vie et rendant finalement impossible la solution de problèmes individuels et sociaux. Nous avons vu l'urgente nécessité de mettre fin à cette confusion en apportant une attention particulière à l'unité du contenu de la pensée et du processus concret du penser, lequel produit ce contenu.

Dans ce chapitre, on s'attachera surtout à examiner quel est le rôle de la structure du langage tel qu'il contribue à fabriquer cette sorte de fragmentation de la pensée. Bien que le langage ne soit qu'un des facteurs importants qui se mêlent dans cette tendance, il est clairement une clé essentielle de la pensée, de la communication et de l'organisation de la société en général.

Bien sûr, il est possible tout simplement d'observer le langage tel qu'il est, et tel qu'il a été dans les différents groupes sociaux opposés, et au long des périodes historiques,

mais nous souhaitons surtout, dans ce chapitre, essayer de changer les structures du langage commun. En faisant cette expérience, notre but n'est pas de proposer une alternative bien dessinée aux structures actuelles du langage. Mais ce qu'il faut plutôt voir, c'est ce qu'il arrive à la fonction du langage lorsque nous le changeons et ainsi, peut-être, rendre possible une certaine approche de la contribution du langage à la fragmentation générale. Une des meilleures façons d'apprendre comment on est conditionné par une habitude (comme, par exemple, celle de l'usage commun du langage à une vaste échelle) est de donner une attention soigneuse et soutenue à ses propres réactions lorsque l'on « fait le test » de voir ce qui se produit lorsque l'on fait quelque chose qui est, de façon signifiante, différent des fonctions automatiques auxquelles on est habitué. Ainsi le point principal du travail exposé dans ce chapitre est-il d'entamer ce qui pourrait être une expérimentation sans fin de notre langage (et de notre pensée). Nous suggérons qu'une telle expérimentation soit considérée comme une activité normale de l'individu et de la société (et c'est d'ailleurs ainsi qu'elle a fini par être considérée au long des siècles derniers par comparaison avec l'expérimentation qu'on a faite de la nature et de l'homme lui-même). Ainsi le langage (tout comme la pensée qui y est engagée) sera vu comme un champ de fonction particulier parmi tout le reste afin qu'il cesse d'être, en conséquence de cela, le seul domaine habituellement dispensé d'une investigation expérimentale.

2. INVESTIGATION DANS NOTRE LANGAGE :

Dans les investigations scientifiques, on fait un pas décisif en posant la bonne question. C'est-à-dire que chaque question contient des présuppositions, qui sont largement impliquées dedans. Si ces présuppositions sont fausses ou confuses, alors la question elle-même est fausse dans le sens où essayer d'y répondre n'a pas de sens. On doit donc d'abord s'inquiéter de savoir si la question est appropriée. En fait, lorsqu'on a fait des découvertes vraiment originales dans la science ou dans d'autres domaines, c'est qu'on avait, en général, examiné de cette façon les vieilles questions, ce qui menait à percevoir qu'elles étaient inappropriées et permet-

tait ainsi de proposer les nouvelles questions, ce qui est souvent très difficile à faire car les présuppositions tendent à demeurer cachées très profondément dans notre structure de pensée. (Par exemple, Einstein a vu que les questions concernées par l'espace, le temps et la nature particulière de la matière, telles qu'elles étaient communément acceptées dans la physique de son époque, étaient basées sur des présuppositions confuses qu'on devait abandonner, ce qui l'a rendu capable d'en arriver à poser de nouvelles questions menant à des notions radicalement différentes sur le sujet.)

Ainsi donc, quel sera notre questionnement au moment où nous commençons cette investigation dans notre langage (et notre pensée)? Commençons par le fait de la fragmentation générale. Nous pouvons nous demander d'une façon préliminaire s'il existe quelque trait que ce soit dans le langage communément utilisé qui tende à soutenir et à propager cette fragmentation, aussi bien que, peut-être, à la refléter. Il suffit d'un coup d'œil rapide pour montrer qu'une caractéristique extrêmement importante de cette situation est la structure des phrases sujet-verbe-objet, commune à la grammaire et à la syntaxe des langages contemporains. Cette structure implique que toute action naît dans une entité séparée, le sujet, et que dans les cas décrits par un verbe transitif, cette action traverse l'espace qui existe jusqu'à une autre entité séparée, l'objet. (Si le verbe est intransitif comme dans « il bouge », le sujet est toujours considéré comme une entité séparée, mais l'activité est considérée comme étant soit une propriété du sujet, soit une action réflexive du sujet, par exemple dans le sens où « il bouge » peut être compris comme signifiait « il se bouge ».)

Cette structure largement répandue conduit, dans l'ensemble de la vie, à une fonction de la pensée tendant à diviser les choses en entités séparées, de telles entités étant conçues comme essentiellement fixes et statiques dans leur nature. Lorsqu'on pousse ce point de vue jusqu'au bout, on arrive à la vue du monde scientifique dominante, dans laquelle tout est considéré comme, en définitive, constitué à partir d'un ensemble de particules de base dont la nature est fixe.

Cette structure du langage sujet-verbe-objet, en même temps que la vue du monde qui l'accompagne, tend à s'imposer d'une façon extrêmement forte dans notre façon de parler, même dans les cas où un peu d'attention révélerait à quel

point elle est évidemment inappropriée. Par exemple, considérons la phrase : « il est en train de pleuvoir. » Où est ce « il » qui, suivant la phrase, serait « le pleuvant qui est en train de faire le pleuvoir » ? Il est évidemment plus exact de dire : « La pluie se produit. » De la même façon, nous avons l'habitude de dire : « Une particule élémentaire agit sur une autre », mais, comme on l'a indiqué au chapitre précédent, chaque particule est seulement une abstraction opérée à partir d'une forme relativement invariante d'un mouvement dans le champ entier de l'univers. Ainsi serait-il plus exact de dire : « Les particules élémentaires sont des mouvements qui se produisent et qui sont mutuellement dépendants les uns des autres car en définitive, ils se fondent les uns dans les autres et s'interpénètrent. » Toutefois, la même espèce de description se retrouve à un niveau beaucoup plus vaste. Ainsi, au lieu de dire : « Un observateur regarde un objet », nous pouvons dire de façon plus précise : « Une observation se produit dans un mouvement indivis englobant ces abstractions que nous avons l'habitude d'appeler l'être humain et l'objet qu'il est en train de regarder. »

Ces considérations sur les implications générales de la structure des phrases amènent une autre question : n'est-il pas possible de changer la syntaxe et la forme grammaticale du langage, de telle sorte qu'un rôle essentiel soit donné au verbe plutôt qu'au nom ? Ceci nous aiderait à en finir avec le genre de fragmentation indiquée ci-dessus, car le verbe décrit des actions et des mouvements qui se fondent les uns dans les autres, sans séparation aiguë ou cassure. De plus, puisque les mouvements sont en général toujours changeants eux-mêmes, ils n'ont en eux aucun schéma permanent ou de forme fixe par lesquels des choses à l'existence séparée pourraient être identifiées. Une telle approche du langage s'ajuste évidemment à la vue globale du monde examinée au chapitre précédent, dans laquelle en effet le mouvement est considéré comme une notion de base, tandis que des choses apparemment statiques et à l'existence séparée sont vues comme des états relativement invariants d'un mouvement de continuité (rappelons-nous l'exemple des tourbillons).

Il est vrai que, dans quelques langages anciens, par exemple l'hébreu, le verbe était en fait considéré comme premier dans le sens décrit ci-dessus. Donc, la racine de presque tous les mots en hébreu était une certaine forme verbale, tandis

que les adverbes, adjectifs et noms étaient obtenus par la modification de la forme verbale grâce à des préfixes, suffixes et autres procédés. Toutefois, l'usage réel de l'hébreu moderne est tout à fait identique à celui de l'anglais dans lequel on donne au nom un rôle essentiel, même si la forme grammaticale est toujours construite à partir du verbe en tant que racine.

Bien sûr nous avons essayé ici de travailler avec une structure dans laquelle le verbe a sa fonction première, essentielle, et de prendre au sérieux cette exigence. C'est-à-dire qu'il ne sert à rien d'utiliser formellement le verbe dans son rôle premier, si en même temps on pense dans des termes où un ensemble d'objets séparés et identifiables est considéré comme basique. Dire une chose et en faire une autre de cette manière constitue une forme de confusion qui, évidemment, contribuerait tout bonnement à la fragmentation générale plutôt que nous aider à en venir à bout.

Il est clairement impossible d'inventer d'un coup un nouveau langage tout entier qui implique une structure de pensée radicalement différente. Tout ce que nous pouvons faire est d'introduire d'une façon provisoire et expérimentale un nouveau mode de langage. Ainsi, nous avons déjà, par exemple, différents états du verbe, comme l'indicatif, le subjonctif, l'impératif, et nous développons une telle habileté dans l'utilisation du langage que chacun de ces états fonctionne lorsqu'il le faut, sans qu'il soit besoin d'un choix conscient. De façon similaire, nous considérons maintenant un mode où le mouvement doit être pris comme essentiel à notre penser, et où cette notion sera incorporée dans la structure du langage en permettant au verbe plutôt qu'au nom de jouer ce rôle premier. Plus on développe un tel mode, et plus on l'utilise par moments, plus on peut obtenir l'habileté nécessaire à son utilisation, de telle sorte qu'il en arrivera aussi à fonctionner chaque fois qu'il faudra, sans nécessité d'un choix conscient.

Par souci de la commodité, nous donnerons à ce mode un nom, par exemple, celui de *rhéomode* (« rhéo » vient d'un verbe grec signifiant « s'écouler »). Au moins dans un premier moment, le rhéomode sera dans l'usage du langage une expérimentation où on aura pour préoccupation principale d'essayer de trouver s'il est possible de créer une nouvelle structure, qui soit moins sujette à la fragmentation que ne

l'est la présente. Notre investigation devra alors commencer par insister sur le rôle du langage quand il donne des formes à nos vues globales du monde, aussi bien que dans la façon dont il les exprime, plus précisément dans la forme d'idées philosophiques et générales. Car, comme on l'a suggéré au chapitre précédent, ces vues du monde et leurs expressions générales (qui contiennent des conclusions tacites sur tout, y compris nature, société, nous-mêmes, notre langage etc.) jouent maintenant un rôle clé en contribuant à fournir et à soutenir la fragmentation dans chaque aspect de la vie. Ainsi commencerons-nous par utiliser le rhémode surtout comme voie expérimentale. Comme on l'a déjà montré, il faut pour faire ceci consacrer une attention tout à fait spéciale à la façon dont la pensée et le langage fonctionnent réellement, ce qui va beaucoup au-delà d'une simple considération de leur contenu.

Au moins dans cette présente investigation, le rhémode traitera principalement de questions ayant à voir avec applications en profondeur de nos vues du monde globales qui aujourd'hui apparaissent largement dans l'étude de la philosophie, de la psychologie de l'art, de la science et des mathématiques, et spécialement dans l'étude de la pensée et du langage eux-mêmes. Bien sûr, cette sorte de question peut aussi être exposée dans les termes de notre actuelle structure de langage. Cependant que cette structure est vraiment dominée par la forme divisive sujet-verbe-objet, elle contient néanmoins une riche et complexe variété d'autres formes qui sont utilisées largement de façon tacite et par *implication* (spécialement dans la poésie, mais plus généralement dans tous les modes d'expression artistiques). Toutefois, la forme dominante sujet-verbe-objet tend continuellement à mener à la fragmentation; un essai pour éviter cette fragmentation par une utilisation adroite d'autres aspects du langage ne peut fonctionner que d'une façon limitée car, par la force de l'habitude, nous tendrons plus ou moins vite, spécialement dans les questions générales concernant nos vues globales du monde, à tomber sans le vouloir dans un mode de fonctionnement fragmentisant, impliqué par la structure de base.

La raison en est, non seulement que la forme sujet-verbe-objet introduit continuellement une division inappropriée entre les choses, mais bien plus encore que le mode ordinaire de langage tend, très fortement, à prendre sa propre fonction

comme admise; il nous conduit donc à nous concentrer de façon quasiment exclusive sur le contenu caché sous l'expression, de telle sorte qu'il nous reste peu ou aucune attention pour la fonction symbolique réelle du langage lui-même. Comme on l'a montré plus tôt, toutefois, c'est là que la tendance primaire à la fragmentation prend sa source. Car, puisque le mode commun de langage et de pensée n'attire pas de façon adéquate l'attention sur sa propre fonction, cette dernière semble prendre sa source dans une réalité indépendante de la pensée et du langage, de telle sorte que les divisions impliquées dans la structure du langage se trouvent alors projetées, comme si elles étaient des fragments correspondant à de réelles cassures dans « ce qui est ». Cette perception fragmentaire peut toutefois donner naissance à l'impression illusoire qu'on fait déjà suffisamment attention à la fonction du langage et de la pensée, et peut donc mener à la fausse conclusion qu'il n'existe aucun problème de l'espèce qu'on a décrite ci-dessus. On peut supposer, par exemple, que puisque la fonction de la nature du monde est étudiée dans la physique, celle de la société dans la sociologie, et celle de l'esprit dans la psychologie, de même la fonction du langage est étudiée dans la linguistique. Mais naturellement, une telle notion ne serait appropriée que si tous ces domaines étaient vraiment clairement séparés et s'ils étaient soit constants, soit d'une nature à changements très lents, de telle sorte que les résultats obtenus dans chaque domaine spécialisé conviendraient dans toutes les situations et toutes les occasions où on pourrait les appliquer. Nous avons insisté, toutefois, sur le fait qu'en ce qui concerne des questions d'une portée si vaste et si profonde, ce genre de séparation n'est pas approprié; dans tous les cas le point crucial est de porter attention au langage lui-même (et à la pensée) utilisé pour la recherche que nous faisons dans la fonction du langage lui-même, aussi bien que dans toute autre forme d'investigation dans laquelle nous pouvons nous engager.

Aussi ne conviendra-t-il pas d'isoler le langage comme champ particulier d'investigation, ni de le considérer comme quelque chose de relativement statique qui changerait seulement lentement (ou pas du tout) au fur et à mesure qu'on s'y introduit.

Il est clair alors qu'en développant le rhémode, nous

devrons demeurer spécialement attentifs aux besoins qu'a le langage d'appeler l'attention sur sa propre fonction, au moment même où il en est besoin. De cette façon, nous pouvons, non seulement être capables de penser de façon plus cohérente lorsqu'il s'agit de vastes questions concernant notre vue globale du monde, mais encore pouvons-nous également comprendre mieux comment le mode ordinaire de langage fonctionne, de telle sorte que nous puissions être capables d'utiliser même ce mode ordinaire de façon plus cohérente.

3. LA FORME DU RHÉOMODE :

Continuons maintenant à nous interroger plus en détail sur ce qui pourrait convenir comme forme d'expression au rhéomode.

Notre premier pas pourrait être de nous demander si la structure riche et complexe du langage communément utilisé ne contient pas, même seulement d'une façon rudimentaire, ou sous forme de germe, des caractères pouvant satisfaire le besoin exprimé plus haut d'attirer l'attention sur la fonction réelle de la pensée et du langage. Si l'on considère cette question, on peut voir qu'il y existe de tels caractères. A l'époque moderne, l'exemple le plus frappant est la façon dont on use (et dont on abuse) du mot « relevant » (on peut peut-être le comprendre comme une sorte de « tâtonnement » pour attirer l'attention sur une fonction que les gens sentent, surtout de façon inconsciente, comme étant très importante).

Le mot « relevant » dérive d'un verbe, « to relevate », qui est tombé hors du domaine du langage commun, dont le sens est : « to lift » (« lever », comme dans « elevate »). Dans l'essence, « to relevate » signifie : « élever à l'attention », de telle sorte que le contenu ainsi élevé se tienne « en relief » (en anglais « in relief »). Lorsqu'un contenu est élevé à notre attention, cohérent ou adéquat avec le contexte quand il a quelque rapport que ce soit avec le contexte, alors on peut dire que ce contenu est *relevant* ; et, bien sûr, quand il ne convient pas de cette façon, on peut dire qu'il est *irrelevant*.

Nous pouvons prendre l'exemple des écrits de Lewis Carroll, qui sont pleins d'un humour dont la source est l'emploi de ce

qui est irrelevant. Ainsi, dans *A travers le miroir*, y a-t-il une conversation entre le Chapelier Fou et le Lièvre de Mars, qui contient la phrase : « Cette montre ne marche pas, bien que j'aie utilisé le meilleur beurre. » Cette phrase élève à notre attention la notion irrélèvan~~t~~te, que la qualité du beurre a un rapport avec le fonctionnement des montres — notion évidemment ne convient pas au contexte de la vraie structure des montres. On peut traduire en français le mot de « irrèlevant » par le terme de « hors de propos » ou « sans rapport ».

Si l'on essaie de définir ce qui est « à propos », on traite la pensée et le langage comme des réalités, au même niveau que le contexte auquel elles se réfèrent.

En effet, au moment même où on opère la définition, on est en train de regarder, ou de porter attention, tout à la fois à ce contexte et à la fonction globale du langage et de la pensée pour voir si oui ou non ils se conviennent l'un à l'autre. Ainsi, voir la « relevance » (la pertinence) ou « l'irrelevance » (la non pertinence) d'une définition est d'abord un acte de perception d'un ordre très fin, similaire à celui qui est impliqué lorsqu'on voit sa vérité ou sa fausseté. Dans un sens, la question de la pertinence vient avant celle de la vérité, parce que demander si une définition est vraie ou fausse présuppose que ceci est pertinent (de telle sorte qu'essayer d'affirmer la vérité ou la fausseté d'une définition irrèlevante [non pertinente] est une forme de confusion), mais dans un sens plus profond, voir la pertinence ou la non-pertinence est évidemment un aspect de la perception de la vérité dans son sens global.

Il est clair que l'acte d'appréhender la pertinence ou la non-pertinence ne peut pas être réduit à une technique ou à une méthode déterminée par quelque ensemble de règles. Mais plutôt, ceci est-il un *art*, à la fois dans le sens où il demande une perception créative et dans le sens où cette perception doit être développée plus avant, grâce à une sorte d'habitude (comme dans le travail de l'artisan). Il n'est pas juste, par exemple, de considérer la division entre relevance (pertinence) et irrelevance (non-pertinence) comme une forme de connaissance accumulée et de propriétés appartenant à des états (ainsi, en disant que certains états « possèdent » la pertinence pendant que d'autres ne la possèdent pas). Mais plutôt, dans chaque cas, la définition de « relevance » ou « irrelevance » (pertinence ou non-pertinence) communique